

La dernière bouteille à la mer

Voilà, c'est parti. Je viens de jeter cette bouteille à la mer, même si je sais que les chances pour qu'un jour quelqu'un, quelque-part la trouve et la ramasse sont infimes... D'autant plus infimes que je suis, peut-être le dernier être vivant sur cette planète. C'est juste une trace que je veux laisser, pour dire aux générations futures, s'il y en a, que nous avons existé. Que nous avons été les enfants de cette terre et nous l'avons détruite.

Je me trouve sur cet îlot qui fut autrefois surnommé le toit du monde. C'était le plus haut sommet d'une montagne appelée l'Himalaya. Il était couvert de glace, habillé de blanc comme une mariée, décoré de falbalas de neige, festonné de nuages. Aujourd'hui, ce n'est qu'un caillou posé au milieu de l'océan.

Autrefois, il n'y a pas si longtemps, cet océan ne recouvrait pas tout. Il y avait des terres et sur ces terres vivaient des animaux, et parmi ces animaux il y avait l'homme, le plus intelligent d'entre tous. L'homme qui a apprivoisé le feu, inventé des outils, créé des Dieux à son image. L'homme dont la fabuleuse intelligence, corrompue par la vanité et l'égoïsme, l'a mené à sa perte. Oui, nous aurions pu faire de cette planète un vrai paradis, si seulement nous l'avions regardée avec bienveillance, mais nous l'avons oubliée. Nous étions trop fiers, trop imbus de notre toute puissance et nous n'avons cherché que notre propre confort, notre propre plaisir, au détriment des autres créatures, au détriment de la terre. Nous avons pillé ses richesses sans jamais rien lui donner en retour et de ces richesses nous avons fait un tas d'immondices que nous avons déversés dans les eaux, dans les airs, empoisonnant tout, et creusant par là-même notre tombe. À force de pollution, nous avons détruit la couche d'ozone qui nous protégeait des rayons nocifs du soleil et toutes les glaces du globe se sont mis à fondre... Je n'aurais jamais cru qu'elle donneraient autant d'eau, assez pour tout engloutir. Je n'aurais jamais pensé que tout aille si vite.

J'étais capitaine sur un cargo de transport. Quand la catastrophe s'est produite, nous étions en mer. Il y a d'abord eu cette tempête qui n'en finissait pas, puis nous avons appris par la radio que le niveau des océans ne cessait de monter, jusqu'à rendre impossible toute approche des côtes. À ce moment, beaucoup de mes hommes ont paniqué, ont voulu revoir les leurs. Ils se sont enfui dans les canots de sauvetage, malgré les vagues gigantesques qui nous chahutaient. Quelques jours plus tard, la radio s'est tue. Puis les moteurs. Et la maladie est arrivée, tuant les uns après les autres les quelques marins qui n'avaient pas déserté. J'ai dérivé, seul à bord de cet immense navire, jusqu'à ce qu'il échoue enfin sur un de ces rares morceaux de terre émergés. Peut-être le seul.

Bientôt ce bateau sera attaqué par la rouille qui lui donnera la couleur du corail avant de le renvoyer à la poussière. Mais je ne serai certainement plus là pour le voir. Oh, j'ai de quoi vivre, de quoi manger ! Je transportais une bonne cargaison de boîtes de conserve. Et des gaufrettes ! Mais la plus grande partie de ma marchandise ne me servira jamais : des couches pour bébés...

Si un être intelligent trouve ce message, j'espère que cette langue ne sera pas pour lui un jargon incompréhensible et qu'il y discernera cet avertissement : ne faites pas comme nous, n'oubliez pas la terre, vous en faites partie et sans elle, vous n'êtes rien.

P.S. : Si tu es comme moi, un naufragé de la terre agonisante, rejette cette bouteille dans les flots, elle ne s'adresse qu'aux générations futures car notre temps est révolu.

Paul Eric